

Multiplier les occasions de rencontre

Entretien avec Marie Gignac

Alexandre Cadieux

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadieux, A. (2009). Multiplier les occasions de rencontre : entretien avec Marie Gignac. *Jeu*, (133), 164–169.



ALEXANDRE CADIEUX **MULTIPLIER LES OCCASIONS DE RENCONTRE** Entretien avec Marie Gignac

Comédienne et metteuse en scène, Marie Gignac a complété sa formation en jeu au Conservatoire d'art dramatique de Québec en 1983. Collaboratrice de longue date de Robert Lepage, elle a participé à la création de *la Trilogie des dragons*, des *Plaques tectoniques* et des *Sept Branches de la rivière Ota*, entre autres. Elle a notamment mis en scène des œuvres de Luigi Pirandello, Ferenc Molnár, Suzie Bastien, Larry Tremblay, Jean-Paul Sartre (*les Mains sales*, en 2007, récipiendaire de quatre Masques) et Edmond Rostand. De 1997 à 2006, elle a assumé la direction artistique du Carrefour international de théâtre de Québec en compagnie de Brigitte Haentjens, une fonction qu'elle occupe désormais seule. À l'occasion de la dixième édition de cet événement d'envergure qui sera désormais annuel, *Jeu* s'est entretenu avec Marie Gignac pour parler de l'histoire du Carrefour et de son édition 2009.



Marie Gignac, directrice artistique du Carrefour international de théâtre de Québec. © Nicola-Frank Vachon.

Parlez-nous de votre « enrôlement » dans la création du Carrefour international de théâtre de Québec.

Marie Gignac – Avant le Carrefour, il existait à Québec la Quinzaine internationale de théâtre, que l'acteur Jean-Marie Lemieux avait fondée en 1984 ; son épouse, Rachel Lortie, en était la directrice administrative et Alexandre Hausvater, le directeur artistique pendant les trois premières éditions. On y travaillait beaucoup suivant un axe est-ouest, comparativement au Festival de théâtre des Amériques qui se concentrait sur les

échanges nord-sud. La Quinzaine réunissait ainsi des spectacles des pays de l'Est, des républiques soviétiques, de la France, de l'Espagne ainsi que plusieurs œuvres québécoises. Après le décès de Lemieux en 1985, la Quinzaine a connu quelques belles éditions, mais les choses se sont mises petit à petit à se gâter, particulièrement sur le plan financier. Les différents subventionneurs ont alors retiré les sommes allouées tout en encourageant le milieu théâtral de Québec, par le biais d'un appel de projet, à penser à une nouvelle formule, à un autre événement d'envergure.



Affiche du tout premier Carrefour, en 1992.

J'ai alors rejoint un groupe formé à l'instigation de Bernard Gilbert, qui est ensuite devenu le premier directeur général du Carrefour. Le projet fut accepté à l'automne 1991 ; nous disposions de six mois pour produire un premier festival. Michel Bernatchez et Pierre MacDuff se partageaient alors la direction artistique. Je siégeais au conseil d'administration, mais ma participation à de nombreux spectacles en tournée m'empêchait d'accepter un poste nécessitant un engagement constant. Pourtant, j'y croyais et j'étais fière de collaborer à cette entreprise : avec Michel Bernatchez, qui comme moi participait aux créations du Théâtre Repère puis d'Ex Machina, nous avons acquis une certaine connaissance, une expérience des échanges internationaux que je souhaitais mettre à contribution. Après trois éditions du Carrefour, soit 1992, 1994 et 1996, Bernatchez et MacDuff ont

annoncé leur départ : pour ma part, je souhaitais me poser un peu, retrouver Québec et m'y investir davantage après toutes ces années passées dans mes valises. J'avais vu beaucoup de spectacles, j'avais rencontré des gens partout à travers le monde ; j'ai donc déposé ma candidature, et on m'a offert la codirection artistique du Carrefour, en compagnie de Brigitte Haentjens.

Cette codirection relève donc d'une décision du conseil d'administration. Comment avez-vous vécu cette aventure partagée ? Comment décririez-vous votre dynamique de travail ?

M. G. – Nommées en octobre 1996, nous avons travaillé en étroite collaboration avec le directeur général, Bernard Gilbert, afin de mettre sur pied, dès le printemps suivant, les Rendez-vous du Carrefour, qui devinrent en 1999 Théâtres d'ailleurs, présentés les années impaires en alternance avec le Carrefour. On y recevait entre autres quelques spectacles invités à Montréal par le Festival de théâtre des Amériques, tout comme le FTA profitait du Carrefour pour présenter en sol montréalais, lors des événements Théâtres du Monde qu'il organisait les années paires, des productions qui étaient de passage à Québec.

On se connaissait peu au départ, Brigitte et moi, et en ce sens oui, le jumelage relève d'un pari de la part de la direction. Nous sommes devenues de bonnes copines, je crois que nous avons des atomes crochus, nous étions complémentaires sur plusieurs plans. Nous nous faisons une confiance absolue, nos choix artistiques s'avéraient souvent concordants, même si nos rapports avec les spectacles étaient différents. Brigitte est d'abord et avant tout une metteuse en scène qui dirige sa propre compagnie et qui s'investit beaucoup dans le milieu montréalais, où elle constituait une excellente antenne pour le Carrefour. Pour ma part, je me considérais à l'époque davantage comme une actrice, et j'habitais Québec depuis toujours ; je disposais donc à la fois d'une meilleure vue d'ensemble sur le milieu théâtral de la ville et il m'était plus facile d'assurer une présence au bureau.

Nous nous partagions la couverture des grands festivals internationaux, nous voyagions séparément, rapportant chacune nos récoltes de découvertes. Cette division des tâches s'est toujours faite sans calculs, de manière très organique, signe de la complicité qui nous unissait.

Brigitte Haentjens a quitté le Carrefour en 2006 afin de se consacrer davantage à ses propres projets. Est-ce que la présence d'un interlocuteur privilégié comme elle vous manque, vous qui assumez seule la direction artistique du Carrefour depuis trois ans maintenant ?

M. G. – Oui, forcément, son départ m'a attristée, et sa présence me manque, particulièrement pendant la durée du Carrefour où nous étions toujours ensemble pour assister aux représentations et pour animer les différentes rencontres et discussions avec



Secret de la compagnie française Cirque Ici, présenté au Carrefour 2008 à l'occasion des fêtes du 400^e anniversaire de Québec. © Philippe Cibille.

les artistes. Le vide que j'aimerais combler le plus tôt possible, c'est le manque d'une vraie présence à Montréal. S'il n'occupe pas officiellement un poste dans l'organisation du Carrefour, je mandate souvent le jeune metteur en scène Frédéric Dubois pour aller voir des spectacles dans la métropole, ou encore à l'étranger, comme à Avignon où il m'accompagne depuis quelques années. Il est d'une autre génération, mais notre dialogue est nourri et stimulant. Frédéric assumait cette année la coordination artistique de notre grand événement extérieur, le parcours *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?*, et je

compte bien lui confier d'autres mandats de ce genre dans les années à venir.

J'ai également une très grande complicité avec la directrice générale Dominique Violette, en poste depuis 2000. Elle n'est pas qu'une directrice administrative, on échange également des idées artistiques ; par exemple, j'exprimais au départ des réticences devant l'organisation d'un projet extérieur d'envergure comme le parcours, et c'est Dominique qui m'a convaincue d'aller de l'avant, de prendre ce risque.

L'année du départ de Brigitte Haentjens correspond également pour le Carrefour à une période de difficultés sur le plan financier ainsi qu'à une annonce de taille, soit l'annualité du Festival TransAmériques qui remplace désormais le Festival de théâtre des Amériques. Que retenez-vous de cette édition 2006 du CITQ ?

M. G. – L'année 2006 n'aura pas été notre première période de crise ou d'urgence : après tout, celles-ci sont inhérentes à l'organisation d'un événement de cette ampleur ! Je me souviens de conflits au sein de la direction, d'un directeur administratif qui quitte son poste après six mois en nous laissant en plan... En 2006, j'avoue que le changement de *modus operandi* du FTA nous a pris de court, car nous n'avions pas été consultés. L'accord tacite d'organiser deux biennales de théâtre qui alternaient d'une année à l'autre nous convenait, et ce changement de donne nous a bousculés. On aurait aimé donner notre avis, ne serait-ce que pour permettre d'apporter un éclairage autre sur les changements que cette décision occasionnerait dans l'écologie de notre milieu. Cela dit, la directrice artistique du FTA, Marie-Hélène Falcon, et moi restons de bonnes copines. Elle demeure la seule personne au Québec qui occupe un poste comparable au mien, et en ce sens nous pouvons comprendre une bonne partie de nos motivations et de nos problématiques respectives.

Au-delà de ça, 2006 fut surtout une année d'incertitude sur le plan budgétaire. Nous avons même douté de notre capacité à produire un rassemblement d'envergure internationale tous les deux ans. Lorsque nous avons atteint le point limite, c'est grâce à une mobilisation du milieu et à d'intenses pourparlers avec nos subventionneurs que nous avons pu éviter l'annulation de cette édition. Nous avons notamment trouvé une oreille attentive et sensible à notre réalité et à l'urgence de la situation en la personne d'Yvan Gauthier, le PDG du Conseil des arts et des lettres du Québec. De notre côté, nous étions déjà bien engagés dans une réflexion sur notre planification stratégique, c'est-à-dire une réévaluation de nos grandes orientations, nécessaire pour tout organisme qui veut éviter la stagnation. Le changement de formule du FTA et les échanges nourris avec le CALQ sont venus accélérer ce processus, qui a tout de même duré plusieurs mois, pour aboutir à la rédaction d'un rapport qui fut très bien accueilli par nos partenaires et par le milieu théâtral. L'édition 2009 du Carrefour constitue notre premier festival annuel, et, bien que nous soyons encore en apprentissage par rapport à certaines spécificités, sa structure correspond tout à fait au projet que nous avons mis sur papier et que nous voulions mener à terme : une riche sélection de spectacles étrangers, un volet national fort, un grand événement extérieur et une vitrine sur la nouvelle garde par le biais des Chantiers, sorte de *off* dans le *in*.

En 2008, la tenue des fêtes entourant le 400^e anniversaire de Québec avait orienté en partie la programmation nationale ; de plus, nous avons pu, grâce aux sommes injectées, faire venir le

Cirque Ici (France) et son spectacle *Secret* pour huit représentations sous chapiteau au parc de l'Esplanade, une première pour nous.

Vous avez voulu placer l'édition 2009 sous le signe des retrouvailles, une occasion de marquer le coup en recevant des figures marquantes des précédents Carrefour, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs.

M. G. – Pour 2009, première édition annuelle du Festival, on a voulu se faire un cadeau et le partager avec le public. On accueille ainsi la Fabrique imaginaire qui revient nous présenter *la Tragédie comique*, le beau solo d'Yves Hunstad que nous avons reçu en 1992, pour la première édition : c'est la première fois qu'on reprogramme un spectacle. Question d'éviter la nostalgie, pour cette quatrième visite de cette compagnie belge¹, l'équipe nous offre aussi sa nouvelle création, *Voyage, premier épisode*. Les Lettons du Nouveau Théâtre de Riga en sont pour leur part à leur troisième visite, eux qui nous avaient donné *Revidents (le Revizor, en 2004)* et *Gara Dzive (Longue est la vie, en 2006)*, qui se jouait d'ailleurs dans le même décor que *The Sound of Silence*, présenté cette année à Québec ainsi qu'au FTA.

Après son départ, Brigitte nous avait fait un beau cadeau en venant nous présenter *Tout comme elle* en 2006, alors qu'elle avait toujours refusé de programmer ses propres spectacles au festival. Avec *Douleur exquise*, on la retrouve ainsi qu'Anne-Marie Cadieux dont on avait accueilli *la Nuit* en 1994 et qui était actrice invitée l'année dernière dans le spectacle *An Oak Tree*, du Britannique Tim Crouch. Trois ans après *C. H. S.* et un an après *Anky ou la fuite*, Christian Lapointe reprend cette année *Vu d'ici*. Finalement, je suis ravie de pouvoir présenter *les Marchands* de Joël Pommerat, que je tentais de programmer depuis sa création en 2006. C'est une première visite pour la Compagnie Louis Brouillard, mais Joël était venu en 1998 diriger un atelier portant sur un de ses textes avec des acteurs de Québec.

Parlez-nous un peu du parcours Où tu vas quand tu dors en marchant... ? Est-ce une façon de sortir le théâtre d'entre les murs, d'aller vers les gens, de combattre une réputation d'art élitiste ?

M. G. – Comme c'était la première fois que le Carrefour produisait lui-même un événement extérieur et qu'il s'agissait en fait de six spectacles distincts dans des lieux différents envahis par 200 artistes et une centaine de techniciens et bénévoles, le parcours a mobilisé beaucoup de nos énergies. Il nous a fallu former des gens, monter les scénographies et systèmes d'éclairage, négocier la fermeture et l'utilisation des rues, signer

1. La Fabrique imaginaire avait également joué *Du vent... des fantômes* (2000) et *Au bord de l'eau* (2006) lors de précédentes éditions du Carrefour.



La Noce de Harold Rhéaume, l'une des six stations du parcours *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?*, présenté au Carrefour 2009. © Nicola-Frank Vachon.

200 contrats, concevoir la logistique et la promotion de l'ensemble... De plus, la réponse à notre demande de subvention spéciale auprès de la Ville de Québec est venue assez tard, soit le 16 février. Nous avons ouvert le Carrefour avec le parcours ; les deux premiers soirs, la pluie nous a forcés à interrompre quelques tableaux, mais les représentations ont pu tout de même avoir lieu.

Nous entrevoyions cette formule comme une excellente occasion d'exposer au public le travail de gens que nous trouvions très talentueux : je pense aux tableaux vivants de Claudie Gagnon ou au travail chorégraphique de Harold Rhéaume, par exemple. L'affluence, évaluée à plus de 21 000 visiteurs, est allée au-delà de nos espérances. Le fait que l'événement se déroulait à l'extérieur était peut-être moins intimidant pour plusieurs personnes qui croient que le théâtre, ça ne s'adresse pas à eux. Il est difficile d'évaluer si ce genre de représentations draine réellement des visiteurs vers les spectacles en salle, mais un public de théâtre se constitue un spectateur à la fois.

En ce sens, on organise aussi chaque année des activités de médiation culturelle en invitant différents groupes – immigrants

récents, jeunes en difficulté – à venir voir des spectacles et à participer à une discussion après. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit d'une première expérience de théâtre, et ils en sortent ravis. Au fond, les gens prennent toujours un risque en venant voir quelque chose qu'ils ne connaissent pas : ils doivent se fier uniquement à mon jugement à moi qui les invite. Si c'est vrai que certains spectacles font preuve d'une plus grande sophistication que d'autres, je reste convaincue que le théâtre n'est pas hermétique : devant *la Tragédie comique*, tout le monde peut comprendre et être touché. Cela dit, je suis pour l'éclectisme : toutes les formes de théâtre m'intéressent, et je peux fort bien comprendre que des œuvres comme celles de Christian Lapointe ne rejoindront pas tous les spectateurs.

À votre avis, quel impact le Carrefour a-t-il eu sur le milieu théâtral de Québec depuis sa fondation ?

M. G. – Je ne sais pas si c'est à moi de répondre à cette question... J'espère avoir suscité une stimulation, une ouverture. Être en contact avec autant d'esthétiques venues d'ailleurs, je crois que ça rafraîchit le regard, que ça stimule la créativité, que



La Tragédie comique d'Yves Hunstad et Ève Bonfanti (la Fabrique imaginaire), présentée au Carrefour en 1992 et à nouveau en 2009.
© Carrefour international de théâtre.

ça donne envie d'essayer autre chose, pour les artistes mais aussi pour les spectateurs. Le Carrefour, c'est aussi une fête désormais annuelle, on multiplie les occasions de rencontres entre le public, les œuvres et les artistes. La promiscuité des spectacles et la concentration de l'événement dans le temps nous permet parfois de faire de fulgurants rapprochements entre les différentes propositions artistiques, ce qu'on ne fait pas nécessairement dans l'espace d'une saison.

Je reçois de très belles réponses du milieu théâtral : les gens ont hâte de voir les pièces, ils viennent participer aux rencontres, tout le monde se rejoint au bar le Zinc, notre « quartier général », pour poursuivre la discussion. Ça soude la communauté en permettant par exemple aux artistes de générations différentes de se croiser et d'échanger. Les débats sont toujours animés, pleins de franchise.

Le Carrefour fait aussi en sorte que durant quelques semaines, on parle de théâtre partout dans l'espace médiatique. À la radio comme dans les journaux, on s'intéresse à l'événement, on nous invite pour des entrevues. Les nouveaux outils de communication Internet offrent également des avenues fort intéressantes : je

tiens depuis l'année dernière un blogue sur le site de l'hebdomadaire *Voir*, et nous sommes restés estomaqués devant le nombre de réactions autour d'*Où tu vas quand tu dors en marchant...* ? que les gens ont tenu à partager sur Facebook.

Pour conclure, en quoi cette expérience de plus de quinze ans à titre de directrice artistique d'un tel événement a-t-elle influencé votre démarche de praticienne ?

M. G. – Évidemment, tous ces voyages que je fais pour découvrir des compagnies à inviter au Carrefour m'exposent à de multiples visions du monde qui m'ébranlent en tant qu'artiste, mais aussi en tant que femme et en tant qu'être humain. Mon regard de metteuse en scène s'aiguise, tout comme mes expériences de mise en scène modifient mon approche de spectatrice. Même après des années à parcourir le monde pour voir des spectacles, je ne suis pas blasée, au contraire. Le poste de directrice artistique m'apprend également à prendre position, à faire des choix parfois difficiles, à mieux définir ce que je cherche et ce qui m'intéresse dans la création. ■